

XYZ. La revue de la nouvelle

Dehors

Thomas Mainguy



Number 121, Spring 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mainguy, T. (2015). Dehors. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 29–33.

Dehors

Thomas Mainguy

J'ENTRAI chez le tailleur. J'avais rendez-vous avec lui pour l'essayage d'un habit commandé trois semaines plus tôt. J'étais légèrement en avance, ayant sans m'en apercevoir pressé le pas en chemin. Il faut dire que je n'avais pas cessé de penser à ce nouveau costume dans les jours précédents. Que voulez-vous, je négocie comme ça avec l'inconfort de mon quotidien ennuyeux. Être dans l'expectative me garde proche des enfants, même si je ne présume plus comme eux de l'accomplissement des promesses obtenues, étant faites le plus souvent à tout hasard, pour réveiller de vagues ambitions ou prétendre en avoir. Les paroles sont pétillantes, n'est-ce pas ? Combien de verres en versons-nous pour gagner l'estime de quelqu'un, quand ce n'est pas carrément sa sympathie ? Est-ce la vanité, le désir qu'on fasse cas de nous ou la peur de rester pris dans les mailles du silence dont nous sommes tissés qui nous inspire cette générosité ? Voyez comme on s'écarte rapidement de son sujet. Ce sont les mots qui nous emportent, moins où l'on pense que là où ça leur chante, si je puis dire, et là, justement, l'atmosphère est souvent grave, préoccupante, et l'humeur, maussade. Tout le contraire de l'état d'esprit qui était le mien lorsqu'en ouvrant la porte de la boutique, j'entendis les petites clochettes sonner, déchirant d'un coup le voile invisible qui me séparait jusqu'alors de cette joie tranquille, simple au point de résoudre les abstractions dont mes pensées autrement peinent à venir à bout.

À la recommandation du tailleur, qui avait flairé mes goûts en me voyant la première fois — c'est ce vieux braque qui m'a tout appris, avait-il blagué en pointant du doigt la vieille bête assoupie près du comptoir —, à sa recommandation, j'avais choisi un prince de galles de belle qualité pour la confection de mon trois-pièces. Un choix on ne peut plus judicieux étant donné que j'achetais un habit spécifiquement pour mes activités de plein air. Je ne suis pas un garde-chasse

écossais, cela s'entend, rien de plus qu'un promeneur du dimanche, mais contrairement aux gens d'affaires, je suis fidèle aux coutumes : à l'origine, on ne s'accoutrait pas de glen check pour vendre des assurances ou je ne sais quoi encore. On le faisait en revanche lorsqu'on allait jouer dehors ou flâner au jardin. Je trouve amusant de considérer ce genre de détail et si j'en tire une once d'orgueil, elle ne pèse pas lourd en comparaison du désintéressement où j'entre quand je dis oui aux vieilles conventions.

J'essayai le costume en présence du tailleur, qui me tourna autour en plissant les yeux, s'arrêtant pour enlever les plis du veston en le pinçant sèchement aux épaules, respirant un peu plus fort, comme si l'inspiration l'agitait une dernière fois pour achever son œuvre : « Alors, cher monsieur, qu'en dites-vous ? » Je m'observai sommairement et lui renvoyai la question : « D'après vous ? » Il me dit que j'avais fière allure tout en m'invitant d'un geste large du bras à me regarder plus amplement dans le miroir. Il vit que j'hésitais à lever les yeux vers la grande glace verticale. Il ignorait bien sûr que j'ai horreur de me dévisager bêtement en fixant mon reflet. Cette aversion est naturelle chez moi. Je l'éprouve depuis que je suis petit. Elle m'a d'ailleurs valu d'être surnommé le vampire par quelques amis dont je n'ai plus de nouvelles. Peut-être que le sobriquet dont ils m'ont eux-mêmes affublé leur a fait peur, finalement. Quoi qu'il en soit, nul besoin du miroir pour savoir que le costume m'allait bien. Je le sentais au simple plaisir de l'avoir sur le dos. Je me tournai vers le tailleur pour le rassurer : « Il est parfait. Je le porterai dès cet après-midi, quand j'irai me promener au parc. » Une fois l'habit payé, il me raccompagna avec son chien jusqu'à la porte, qu'il m'ouvrit comme si j'étais sur le point de participer à une vie nouvelle, plus grande et transformatrice. Je parie qu'il m'a regardé partir et qu'au moment de me quitter des yeux, il confia à son chien que j'étais un drôle de moineau, ce que le chien intériorisa le reste de la journée en dormant très profondément.

J'en pris à mon tour conscience lorsque, après avoir enfilé chez moi mon costume neuf, assorti d'un nœud papillon de

type battoir et d'une casquette en laine à bouton central, je me dirigeai nonchalamment vers le parc en suivant le tracé des rues. C'était l'heure où, le samedi, les gens s'activent, faisant fleurir les trottoirs et les commerces, qu'on longe alors comme d'odorantes et colorées plates-bandes. Quelques têtes se retournèrent sur mon passage. J'entendis de jeunes rires être étouffés poliment. Ça m'était égal qu'on s'amuse de moi sous prétexte que ma tenue jurait avec le style soi-disant décontracté des autres. Au contraire, j'approchais une sorte de contentement en songeant au privilège de divertir, ne serait-ce qu'une seconde, les passants qui me croisaient. Il me semblait au fond que c'était ce rire, aussi humiliant pouvait-il être, qui me reliait à eux, à notre mystère commun, car peut-être me voyaient-ils comme ces insectes ou ces animaux dont le comportement nous trompe si facilement : on croit à leur stupidité, à leur bizarrerie, quand ils se livrent plutôt sans résistance aux nécessités de leur vie pour en actualiser sans cesse l'équilibre et en matérialiser la grâce. J'avais donc tout lieu de me satisfaire d'être un moineau. Qui sait, une oreille un peu distraite, dont l'écoute dévie au moindre frémissement, a peut-être pu apprécier certaines de mes notes, car à la faveur de ces riens qui donnent des ailes au promeneur, un coup de vent, un branle de cloches, un roulement de bicyclette, je sifflotais un air rebondissant. Il n'est pas impossible que ce trille intermittent fut le produit d'un instrument intérieur, impraticable à la volonté, qui exprime dans l'exercice musical une fonction quasi géomatique. Chaque détail des lieux venait ainsi s'enregistrer en moi. J'absorbais le paysage en même temps qu'il me recueillait en lui. Ou bien j'étais perdu, ou bien j'étais trop là, mais d'une façon ou d'une autre je savourais mon saisissement comme on laisse parfois volontiers son intelligence s'anéantir dans le brouillard des choses, pour qu'elle s'éclaircisse et se refasse tout doucement par la suite, petite île fantôme.

Vêtu de mon prince de galles et drapé de cette humeur mi-philosophique, mi-oublieuse, j'arrivai à l'entrée du parc, où s'attardait déjà la foule habituelle : des vieillards à chapeau, 31

des familles à poussette, des amoureux à voix basse, des coureurs à pied. J'empruntai l'allée périphérique et fis trois tours, ce qui me donna le temps d'écouter le gravier faire grésiller mes semelles et finit par m'étourdir juste assez pour que je m'assoie, pantelant, sur un banc libre. L'air montait dans les feuillages, qui grandissaient à leur tour en nuages de fumée moelleuse, humide, comme si les érables, rivalisant d'abondance, entraient dans de petites éruptions. À un certain point, je passai proche d'être englouti, si bien que je fermai les yeux pour ne pas partir et, comme on dit, disparaître dans la nature. L'art de se perdre ne doit-il pas culminer dans celui de se retrouver ? C'est possible, mais je ne songeais pas à cela quand une dame assise près de moi, sortie de nulle part, m'aïda à reprendre mes esprits en complimentant ma tenue, pour ensuite me faire signe qu'elle s'en allait. Je m'empresai de la remercier en inclinant légèrement la tête et en soulevant ma casquette. Après quoi elle ajouta, en se mettant en route, qu'elle connaissait la peinture et qu'elle m'aurait bien vu figurer dans un paysage de l'école de Barbizon. La curiosité de cette remarque me ramena tout à fait à moi, à mon costume que je détaillai de nouveau pour en quelque sorte me réhabiter. Une petite escouade de fourmis s'y était déployée. Combien de temps avais-je été absent ? Plutôt que de les balayer de la main, je les observai s'agiter sur le damier finement tissé. Je me mis à fixer l'enchevêtrement des fils. L'apparence indéchiffrable de leur réseau prit soudainement une autre allure : un seul motif en réalité se répète, s'emboîte jusqu'à donner l'impression d'une trame labyrinthique. J'eus la tentation, à ce moment-là, d'établir une analogie : s'il en allait ainsi avec le monde, avec la vie ? Mais je risquais trop de m'enliser. Alors je me suis levé tout en époussetant ma tête des pensées qui s'étaient mises à grouiller en elle. Me remettre en marche pour rentrer chez moi représentait une bonne manière d'éviter les impasses où mon esprit s'aventurerait sans trop savoir.

Au bout de quelques pas, j'aperçus, non loin devant, mon
32 tailleur accompagné de son chien. Ils formaient une paire

sympathique. Leur vieillesse respective s'agençait à merveille, tellement, d'ailleurs, qu'il était difficile de savoir lequel des deux s'occupait de l'autre. Intouchés par l'effervescence qui gagne à cette heure le parc, celle où les alcools sont débouchés, les deux compagnons s'avançaient en ma direction comme des sentinelles myopes, mais inexorables dans le vœu d'accomplir leur ronde. Il me semblait qu'ils accordaient leurs méditations avec celle des plantes et, de fait, on aurait dit que la lumière était sur le point de faire éclore leurs têtes silencieuses. J'hésitai à troubler leur quiétude, mais étant donné l'état où me mettait ma balade, l'envie était trop forte de partager avec le vieil artisan l'expérience que l'usage de son costume me procurait. J'entrepris de les arrêter en m'avançant vers eux, quand un frisbee vola juste au-dessus de moi. J'eus un sursaut, qui m'arrêta quelques instants, le temps de contempler l'assiette légère descendre progressivement jusqu'à ce qu'elle se pose tendrement sur l'herbe. Lorsque je sortis de ma torpeur, le tailleur et son chien m'avaient dépassé, trop en tout cas pour que je tente de les retenir. J'en éprouvai sur le coup du regret. Or il s'estompa pendant que je retournais à la maison, approfondissant la leçon que le frisbee venait d'offrir à ma pensée et à mes yeux, qui, tout en s'abstenant de peser sur les choses, ne renoncent pas au désir d'être proches d'elles. Et puis j'irais chez le tailleur le lendemain, puisque, avec en prime une chemise en vichy, *gingham* disent les Anglais, je me demande quelle tournure prendrait alors le monde. Verrais-je seulement les grands contraires s'affronter ?